

Auteur : ARTHUR_BOULINE

Source : <http://www.ebook-fr.com>

Chevalier ordure.

Cette première aventure date un peu (2001), mais elle donne le ton.
Retrouvez les dernières aventures (été 2005) d'Arthur Bouline sur :
<http://www.arthur-bouline.com>

Rituels matinaux. Faire les choses dans un certains ordre le matin, c'est une action. Faire tous ces gestes régulièrement, c'est une habitude. Faire tout ces gestes du réveil depuis si longtemps que s'ils n'étaient pas réalisés correctement la journée serait foutue, c'est un rituel et le signe d'un ennui profond.

Ce matin là, cette pensée me réveilla bien plus efficacement que les minuscules rayons de soleil qui perçaient à travers les planches mal accolées des volets de cette piteuse auberge.

"Jeune, beau, intelligent, pauvre et déjà vieux" me dis-je en regardant le plafond.

Une légère hésitation me parcourut: Repousser la couverture ou la remonter. Les rayons striaient le mur opposé d'une lumière gracieusement dorée malgré la misère de cette auberge.

C'est ce matin là que je choisis de manger à ma faim, comme les chiens. Comme tout les matins, donc, je m'assis sur le bord de ma paillasse d'un mouvement souple et puissant. Je réussis à me coincer un nerf au dessus de la hanche et la douleur me fit boiter toute la journée.

Je pris mon infâme petit déjeuner qui ressemblait plus à une soupe pour vieux cheval qu'au repas nécessaire à ma vie trépidante et repensai à la soirée de la veille. Emilie était une demoiselle pleine de mystère pour moi. Elle portait sur elle tout le mystère de la féminité. Elle avait une grâce particulière et une gentille innocence qui luisait au fond de ces yeux verts. Depuis deux semaines j'enchaînai les rêves érotiques à son sujet, et c'est peu dire. Emilie était une jeune femme belle et a priori intelligente. Elle avait acceptée de passer la soirée avec moi. Nous avions gambadé dans les champs, discuté des hommes, des femmes, de l'avenir, de tout ce que les jeunes filles aiment entendre jusqu'à ce qu'enfin je la trosse sur une botte de foin. En y repensant, c'est peut-être pour cette raison que mon entrejambe me grattait particulièrement ce matin là, peut-être une allergie à la paille.

Après quelques ablutions, toujours aussi rituelles, je partis vers le centre du village en regrettant que le cuir de mon pantalon ne soit pas neuf et souple au lieu de vieux et rugueux.

La rue était pleine d'étales diverses à peine réchauffées du ciel d'été. J'avais acheté quelques fruits et marchais tranquillement le regard bondissant d'un objet à l'autre quand un gueux m'accosta. Il était typiquement gueux: Sale, amoché, puant. « Mon maître désire vous rencontrer, Messire Arthur ». Le gueux poursuit : « Rendez-vous ce soir, à la tombée de la nuit, à l'auberge du gueux joyeux » Et il s'éclipsa dans la foule. Ma tête fourmilla de questions. Je me demandai comment on pouvait donner un nom si ridicule à une auberge. Est-ce que si l'auberge s'était appelée « L'auberge du nain fourbe » c'aurait été un nain qui m'aurait accosté ? À ce compte-là j'aurais préféré « l'auberge des beautés-pas-farouches » .

J'étais un mercenaire tout le monde le savait et c'est la raison pour laquelle on m'engageait. Mes tarifs étaient abordables et ma discrétion avait rapidement fait ma réputation. J'avais pris le réflexe de me renseigner sur mes clients avant d'accepter leurs requêtes. Le gueux était certainement en train de retourner voir son maître pour lui confirmer la prise de rendez-vous.

Une filature, c'est particulier. Il y a les cas où vous êtes au milieu de la foule et où il est donc facile de ne pas se faire repérer mais difficile de ne pas perdre sa proie. Et il y a les cas où il n'y a personne dans les rues à part vous et la proie auquel cas les choses se compliquent.

Suivre le gueux fut assez simple, au milieu des marchands qui braillaient leurs marchandises, des petites vieilles qui papotaient en petits groupes, des charrettes qui passaient et repassaient, le gueux ne se doutait de rien. Il portait des habits de cuir sale, le visage raviné presque vinifié et une botte plus sombre que l'autre. Ce fut surtout ce dernier détail qui me permit de le distinguer. Cela dit, un gueux est toujours bien distinctif, même des autres gueux. Ils ont toujours un détail unique et flagrant, le plus souvent un vêtement déchiré. Il se dirigea vers un bout du marché, vers le quartier des riches commerçants, là où l'on pouvait trouver des tissus du bout du monde et des épices étranges. Les ruelles devenaient moins peuplées. Le gueux sembla faire un peu plus attention. Il tourna d'un coup sur la droite et s'engagea dans une petite ruelle. Je fis des pas prudents, prêt à me dissimuler derrière n'importe quoi. Le gueux s'arrêta et je me jetai derrière des tonneaux empilés. Il ne bougea plus comme attendant que quelqu'un sorte de sa cachette puis il s'éloigna. « Salut Arthur ! tu viens me dire bonjour ? » . Lucie Pecuti, j'avais complètement oublié qu'elle habitait là. Le gueux s'arrêta de nouveau, la jeune femme me regardait

accoudée à sa fenêtre du premier étage et je me crispai derrière mon tonneau en essayant de faire des signes assez simples à la Lucie pour qu'elle ferme sa gueule. Mais il était trop tard. Le gueux s'en alla en courant. J'étais dépité. Lucie se pencha en avant pour voir ce que je regardais ainsi, m'offrant du même coup une superbe vue sur sa poitrine. « Oups. Désolé mon chou, j'avais pas vu que t'étais en plein travail. » Elle se tourna vers moi en souriant « Mais je le connais lui. Montes, tu pourras me questionner à fond, jusqu'au fond, comme la dernière fois... » .

Je connaissais Lucie depuis mon arrivée dans le village. Elle était une des rares à être venue jusque dans ma chambre à l'auberge. Une jolie brunette voluptueuse, des yeux verts, une poitrine opulente sans être monstrueuse et un cul à changer de nom. Vraiment, si elle avait quelque chose de petit, c'était soit sa vertu soit sa pudeur. Fille de marchand, elle avait beaucoup voyagé et forte de sa petite vertu avait appris des pratiques inconnues dans notre région en affaires de sexualité.

Il était peu probable que Lucie m'apprenne quoi que ce soit sur le gueux, mais étant donné que je n'avais plus aucune chance de le retrouver, autant monter.

Les escaliers qui montaient à l'appartement de Lucie étaient sales. L'odeur me rappelait quand, au lever du jour, je les descendais, léger et serein. La porte était entrouverte mais j'entendis des cris à l'étage. On aurait dit une femme qui pleurait, à moins que ce n'eut été un enfant. Je gravis un étage de plus et écoutai aux portes. J'avais l'oreille collée au bois vermoulu. J'entendis une voix d'homme : « Alors petite salope ?! Tu lui as fait un clin d'œil ! Je t'ai vu ! Ne mens pas, je t'ai vu l'aguicher ce gros conard ! » . Il y avait des sanglots dans le coin de la pièce. Soudain, une gifflé, suivis d'un cri. La voix masculine était grave et il était certainement assez corpulent étant donné les grincements du plancher à chacun de ces pas.

La femme sanglotait bruyamment, à bout de souffle. Je décollai l'oreille et redescendit le plus discrètement possible. Ce n'était certainement pas une princesse et il était hors de question que je me fasse massacrer de bon matin pour autre chose qu'une princesse ou une bourse bien remplie.

L'appartement de Lucie était étonnant. Cette femme de petite vertu, à la limite du vulgaire, avait un goût raffiné pour la décoration. L'appartement était d'une seule grande pièce au plancher usé mais résolument propre. Il y avait d'un côté un grand lit aux draps pourpres et flamboyants, et de l'autre une cuisine où tout y était méticuleusement rangé. Entre les deux une table nette avec une bouilloire fumante et deux tasses. La pièce était parsemée de coussins aux formes et couleurs diverses ainsi que de petits bibelots étranges. Une plante assez grosse trônait près de la fenêtre. Je la saluai et vous remarquai du coin de l'œil qu'un coussin était un peu déchiré, comme si un chien l'avait mordu. Lucie suivit mon regard et sourit : « Il n'y a rien que toi qui a réussi à me faire un tel effet... » Elle portait un chemisier blanc et une grande robe de velours rouge. Ses tétons n'étaient pas loin du grand jour.

- Alors ? C'est qui ce gueux ?
- Tu pourrais me demander comment je vais non ? Toujours pareil Arthur, direct à l'essentiel...
- Oui Lucie, toujours.
- C'est Raphaël, il travaille pour un peu tout le monde, comme porteur de message.
- Il n'a pas de maître attitré ?
- Non, dès qu'il est engagé pour une course, il appelle son employeur « Maître »
- Merde
- Et en ce moment c'est le Duc de Ruffieux qu'il appelle « Maître ».
- Ah. Bon. Ben très bien. Et...
- Et le Duc de Ruffieux a un grand domaine au nord de la ville. Il est surtout versé dans le commerce. Je n'ai jamais entendu que son nom soit cité dans des magouilles. Soit il est correct soit il est très malin.
- Hmmm...
- Sa fille Judith est une vraie salope. Une petite allumeuse de première et je plains celui qui la mariera. Quant à sa femme, Elise de MontGroi, elle est à l'opposé de sa fille, stricte et froide, il paraît même que le Duc a un couillon qui a explosé faute de décharger !

"Manger le monde, comme un chien". Ma pensée matinale résonnait encore dans ma tête quand, regardant Lucie dans les yeux, je pris un coussin et lui tendis.

Son faciès changea radicalement d'expression. Elle se leva en serrant le coussin contre elle et s'assit sur la table, les jambes écartées, le regard en feu. Je m'avançai sur elle, remontant doucement sa robe et les 5 jupons blancs. Elle s'allongea sur la table en inspirant fortement. Elle n'avait pas de culotte. Elle l'avait prévu, elle l'avait certainement ôtée le temps que je monte l'escalier. Votre ventre claqua sur sa cuisse.

Lucie se releva après quelques minutes affalées sur la table, ses seins, dans le mouvement, étaient sortis du décolleté. Je m'assis, le souffle court, mélangeant les déjà vieilles images de la veille avec Emilie et celle toutes fraîches de Lucie.

« Reviens quand tu veux mon chou » me dit-elle en posant sa main sur mon entrejambe. En cherchant bien, il ne

me semble pas avoir déjà descendu cet escalier autrement que léger et serein. Cette idée m'amusa énormément et s'est fièrement que je repartis vers le centre ville en sifflant.

Il était inutile de courir après Raphaël le gueux, autant attendre la rencontre du soir. Je parcouru la ville et me renseignai tout de même sur l'adresse du Duc de Ruffieux. Je posais mes questions dans le quartier du commerce, là où il y avait le plus de chance qu'il vienne régulièrement. Je ne tardai pas à l'obtenir. Il habitait une superbe bâtisse dans le quartier bourgeois. La maison était effectivement superbe. Sur trois étages, nantie d'une cour intérieure et d'un jardin entretenu au cordeau, elle imposait fièrement sa façade ouvragée. Je ne restai pas et ne fis que passer devant le portail en fer forgé.

Tous les commerces commençaient à fermer leurs étales, c'était l'heure du rangement, l'heure de laisser place aux histoires de la nuit. Les pavés exaltaient les odeurs de la journée et j'étais à l'heure devant l'auberge. C'était une auberge tout ce qu'il y a de plus déplorable, pire que celle où je logeais. Elle aurait facilement pu s'appeler l'auberge crado du gueux joyeux. La pièce était enfumée, les tables étaient bien remplies, ça braillait d'un côté, ça jouait de l'autre, une auberge digne de ce nom. Je n'ai jamais compris pourquoi les bourgeois pensaient que certaines affaires ne pouvaient se conclure que dans de lieux aussi dégoûtants. La plupart de mes clients venaient me rencontrer dans mon auberge, la journée, et plus ils étaient riches plus ils voulaient une rencontre dans un endroit des bas fonds. Le Duc de Ruffieux devait être très riche. À peine avais-je fait trois pas que Raphaël s'approcha de moi, sortant de derrière un pilier de voûte. Tout cela était pitoyable d'amateurisme. Il s'était certainement plus fait remarqué à m'attendre derrière son obscur pilier qu'assis à une table. « Suivez-moi » Me murmura-t-il comme si 50 soldats en armes nous surveillaient. J'emboîtai son pas en prenant un air grave et paranoïaque pour ne pas dépareiller. Il m'emmena dans un coin de la pièce, à une table où attendait un homme qui portait une cape et une capuche pour mettre son visage dans l'ombre. Je me demandai combien j'allais pouvoir tirer de ce sombre Duc et me retint de pouffer de rire. Je m'assis doucement en regardant autour de moi de façon à ce qu'il apprécie ma prudence.

- Je suis heureux que vous ayez accepté de répondre à mon invitation messire Arthur.
- C'est un bon début, vous êtes ?
- Je suis George de Ruffieux et j'ai besoin de vos services discrets.
- Expliquez-moi.
- Il y a quelques mois que je soupçonne ma femme, Elise, de m'être infidèle... Murmura-t-il en nouant ses doigts nerveusement ... Nous faisons chambre à part comme il se doit mais depuis quelques semaines, et notamment la semaine dernière, j'entends... comment dire...
- Des bruits étranges qui pourraient être celui d'un amant besognant ?
- ... On m'avait prévenu de votre franc parlé... C'est cela... Mais je ne suis pas sûre... Je n'arrive pas à croire qu'Elise en soit capable.
- Combien ?
- ... Ah euhh... j'ai pensé que 500 pièces suffiraient à votre travail ... et 1000 de plus suffiraient à votre discrétion...

- Vous pensez bien. Répondis-je en me demandant s'il savait qu'il payait cinq fois le prix normal.
- Je vous ai apporté les clefs de sa chambre et celle de la porte d'intendance de la maison pour que vous puissiez enquêter. Ma femme est absente le matin, elle va à la messe puis s'occupe de la paroisse en bonne chrétienne. L'après-midi elle reste dans le salon, recevant des amies, enfin... des affaires de femmes ... J'ai dit au personnel qu'un décorateur devait passer pour examiner différentes pièces à rénover. Ils ne feront pas attention à vous, je pense.
- Avez-vous donné un nom ?
- Non, présentez-vous sous celui qui vous plaira.
- Enfin, voici une autre clef qui vous permettra de passer la nuit dans le grenier de la maison.
- Hmmm ... Vous avez des noms de messieurs à surveiller plus que d'autres ?
- Hélas, non. Ma femme ne voit pas d'hommes si ce n'est moi et le curé.
- Et les hommes de votre personnel...
- ... Oui, les hommes de mon personnel...
- Bien, j'accepte. Je vous contacterais certainement pour éclaircir certains points.
- Hmmm ... une dernière chose...
- Oui ?
- Je vous ferais égorger si vous touchez à ma femme ou si vous me trahissez... Votre réputation vous précède, messire Arthur...

Je pris un sourire confiant en me levant.

Le lendemain, frais et dispo, armé de divers outils de décorateurs empruntés à un ami, je me présentai à la demeure des Ruffieux.

J'entrai sans aucun problème par la porte de derrière en me présentant comme le décorateur. Federico DellaNorma, s'était le nom qui m'était passé par la tête à ce moment là. Certes, je n'avais pas la tête d'un homme du Sud cela

ne sembla pas choquer le personnel. Je demandai à ce que l'on me fasse visiter l'ensemble de la bâtisse en expliquant qu'il est très important d'avoir une vision globale de l'œuvre à accomplir pour une question d'harmonie.

C'est Grégoire qui m'accompagnait. Un vieux majordome grisonnant. Il n'aurait pas fait gémir un hamster avec ce qui devait lui rester à son âge avancé, tout au plus aurait-il put tirer parti de la tremblote qui attaquait ses mains, et encore. Par contre, il semblait tout savoir sur cette maison et il fallut lui arracher les vers du nez avant que ces derniers lui rongent tout le corps.

J'avais aussi remarqué un jeune homme à la cuisine, certainement serveur ou jardinier, un suspect de choix.

Grégoire me fit visiter le jardin.

- Maaaa, que voilà oune belle maisonnette !

- N'est-ce pas, Messire, elle fut construite par le Comte des MontsFyr, il appréciait énormément les belles bâtisses et ...

- Si si si , hmmm ye vois, Ye suppose que la chambre de Madame doit être ici et... celle de Monsieur là et son bourreau ici, hmmm, le salon doit être ici - dis-je en montrant différentes fenêtres au hasard et en me concentrant sur votre accent.

- Non, pas exactement

Le vieux Grégoire me montra les fenêtres une à une en m'expliquant sur quelle pièce elle donnait. Je fus particulièrement intéressé par 3 fenêtres. La première était au premier étage et donnait sur un lierre solide qui grimpa le long de la façade. C'était la chambre de la jeune fille. La deuxième fenêtre était au troisième étage et donnait sur une avancée de toit qu'il serait facile à rejoindre avec un minimum d'agilité et de courage. Il s'agissait d'une chambre d'appoint. Enfin, il me sembla voir le rideau bouger à la troisième fenêtre. C'était celle du bureau du Duc.

Je laissai Grégoire en lui expliquant que j'avais besoin d'être seul pour sentir l'âme de la maison. Je commençai donc par la chambre d'Elise, la femme du Duc.

Difficile de faire plus strict et froid comme décoration. Tout était dénué, comme une cellule de moine. La pauvre femme devait être bien malheureuse pour vivre dans un tel endroit. Le blanc et or y était la couleur dominante, le lit à baldaquin était superbe, la commode et autres meubles aussi, mais il y avait malgré tout une ambiance froide. Peut-être que la nuit venue, avec un éclairage chaleureux, cette chambre devenait-elle magiquement une invitation à la débauche mais vraiment, en pleine journée, cela ressemblait plus à une chambre de prières. Je fouillai divers tiroirs sans résultats. Rien qui laissa penser une relation extra conjugale, pas un petit mot doux, pas une lettre enflammée bien cachée sous un tiroir. Toutes les cachettes communes aux vieilles bourgeoises adultères étaient vides.

C'est en me dirigeant vers la chambre de Judith , la fille du Duc , que je rencontrai une jeune femme. Elle portait une très belle robe bleu clair, son visage était fin, ses cheveux châtain tombaient soyeusement dans son dos. Elle me salua : « Messire, à qui ai-je l'honneur ? » me dit-elle d'une voix posée en faisant la révérence.

- Federico DellaClaria, pour vous servir Mademoiselle, ye suis le decorator que Monsieur le Duc a engagé

- Hmmm ... vous devez être un artiste de talent pour que mon père vous choisisse.

Je m'étais trompé de nom mais ce n'était pas bien grave. Si effectivement Judith n'était pas farouche, comme me l'avait promis Lucie, qu'il devait être bon d'être son amant, pensai-je.

- Vous me faites trop d'honneur Mademoiselle. Ye ne fait que suivre le don que le seigneur m'a donner, ye n'ai aucun mérite.

- Verrons-nous donc bientôt à l'œuvre ce dont le seigneur vous a si généreusement pourvu ?

- Euuuh... Il faut encore que ye visite toute la maison pour en sentir l'harmonie avant de proposer à votre père mes intentions.

- Très bien. J'ai hâte d'apprécier vos intentions. Si vous voulez sentir l'harmonie de ma chambre, elle se trouve plus loin sur la droite, je vous en prie, n'hésitez pas. Dînez-vous avec nous ?

- Eh no . Ye dois travailler et commencer des esquisses de ma creation. En quelques pas ye déjà vu énormément d'harmonie et de beauté à cette demeure (J'appuyai mon regard histoire de la chauffer un peu). Ye sens que l'inspiration vient et monte à mon esprit .

- Ah oui ?! L'inspiration vient d'en bas chez vous ? !

- « et merde, petite salope » pensai-je avant de reprendre : C'est l'inspiration qui vient de la terre, de la nature, de la force des pierres, de la vigueur des arbres centenaires qu'il faut pour bâtir. Pour la peinture ou la poésie , il en est tout autrement ! Lançai-je avec de grands gestes.

- Bien, très bien, il semble que votre inspiration soit déjà fort bien engagée. Je vous laisse donc finir de la faire monter. Si je puis vous être utile, je serais dans le petit salon.

Je fis une révérence et elle s'éloigna.

Lucie ne m'avait pas menti. La fille était à l'opposé de la mère. La chambre était richement décorée. Du velours partout, des coussins, des couleurs flamboyantes et chaleureuses, ici et là de grosses bougies et autres chandeliers, c'était d'un luxe et d'une opulence incroyable. J'avais presque envie de m'allonger quelques minutes. Je remarquai la qualité du tapis et touchai son épaisseur d'un air songeur. Il y avait un grand miroir au cadre feuilleté d'or sur la commode. Judith était certainement une petite fille gâtée et capricieuse qui obtenait tout de son père chéri sur un claquement de doigt ou une moue boudeuse.

Un objet attira mon attention au milieu de tout cela. C'était une petite fiole, une petite fiole que vous connaissait bien pour en avoir utilisé la veille : Des onguents de virilité parfumée. Ce type d'huile particulier permettait d'éviter certaines maladies fort inconfortables en s'enduisant entièrement le membre viril. Le parfum n'était qu'un luxe, un plus. Mais ce type de produit n'était utilisé et connu que par les hommes aux moeurs libres et prudents, ainsi que par les herboristes, et n'avait rien à faire sur la commode d'une jeune femme, encore moins quand elle était supposée être vierge et prude.

Cet indice résolvait tout: La petite Judith se faisait défoncer dans sa chambre sans prendre beaucoup de précautions pour être discrète. D'un autre côté, ces onguents avaient peut-être une autre utilité, mais elle vous était inconnu. Et puis même si j'arrivais à trouver qui est l'amant, il serait bien difficile de le faire admettre au Duc.

S'il y avait un indice ici, il y en avait certainement d'autres. Je parcouru la chambre d'un regard plus incisif. Je fus tenté de défaire le lit pour voir si les draps n'avaient pas des marques suspectes mais d'une part ils étaient certainement changés tous les jours, et d'autre part c'eut été courir un vrai risque de se faire démasquer. "Des lettres". Si elle avait un ou des amants, ils lui avaient forcément écrits des mots doux qu'elle devait garder précieusement. Restait à savoir où. Ce ne pouvait être qu'un endroit où le personnel n'ira jamais nettoyer, un endroit facile d'accès mais sans intérêt, genre derrière le miroir. Je basculai le miroir et en retirai un petit mot plié. C'était très amusant amusant, l'enquête serait vite résolue. J'ouvris le papier et lus avec stupeur : « Mère, arrêtez de fouiller ma chambre s'il vous plaît »

Je ne m'attendais pas à cela. Le point positif était que je savais à présent que la mère fouillait et surveillait sa fille de près. Cela ne la disculpait pas pour autant.

La matinée se termina et j'allai voir le Duc dans son bureau. Le bureau était à la hauteur d'un homme habile en commerce. Il y avait un peu partout des sculptures de différentes cultures et surtout des armes accrochées aux murs. Je fus surtout impressionné par une hache énorme provenant certainement des régions du nord.

- Heureux de vous revoir Messire Federico DellaNorma ..., asseyez-vous je vous en prie. Me dit-il avec un rictus ironique. Alors ? Les travaux de décoration avancent-ils ?

- Je n'ai hélas, en cette matinée, pas trouvé d'inspiration pour ce qui est de la chambre de votre femme. Par contre, j'ai remarqué un beau jeune homme parmi vos employés, pouvez-vous m'en dire plus sur lui ?

- Hmmm ... c'est Alberto, un enfant de la rue que ma femme a recueilli nourrisson dans le cadre de ses bonnes œuvres. Un jeune homme très gentils et serviable. Et en fait je vois mal comment il pourrait être ... enfin... vous voyez... étant donnée la relation que ma femme entretient avec lui.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire qu'elle ..., que nous l'avons élevé presque comme notre fils et que je vois mal comment ma femme aurait pu dévier sur autre chose.

- Oui, cela se tient. Dites-m'en plus sur l'origine de vos soupçons.

- Comme je vous l'ai déjà dit j'ai entendu des bruits de pas et quelques petits ... bruits étouffés il y a une semaine. De plus, je sens que mon personnel me cache quelque chose, comme si eux aussi avaient entendu. Ce qui est fort embarrassant.

- Je comprends. Tient, j'ai rencontré votre fille dans la maison, vous devez être fier.

- Oui Dit-il en se redressant, Judith est le plus beau cadeau que la vie m'ait apporté. Elle est d'une intelligence et d'une beauté irréprochable. Puis il fronce les sourcils, et d'une vertu sans reproche évidemment...

- Évidemment.

- Vous déjeunez avec nous ?

- Oui, pourquoi pas.

Je discutais avec le Duc quand sa femme et sa fille entrèrent dans le salon pour passer à table. Dame Elise était comme sa chambre : Sobre et froide. Mais elle était tout de même très belle, tout comme sa fille. Elle était fine, la chevelure blonde et des yeux d'un bleu très clair ce qui ne faisait qu'ajouter à son côté froid et sec. Une belle bourgeoise grenouille de bénitier. J'eu du mal à l'imaginer en train d'aguicher un amant, ou alors dans une perversion à l'opposé de son apparence. Oui, cela collait bien que Dame Elise, sous couvert de pieux comportements soit une vraie libertine. Judith ne me regardait pas et alla directement s'asseoir à table.

- Ahhh ! Elise, te voilà ! lança le Duc. Laisse-moi te présenter Messire Federico Dellanorma le décorateur dont je t'ai parlé.

Elle s'inclina pour me saluer. Je remarquai que Judith tiqua sur mon nom.

- Madame, c'est un honneur de travailler à votre service.
- Mon époux vous a-t-il entretenu de ma chambre ?
- Eh... Oui, enfin, je surtout pris le temps d'apprécier l'harmonie du bâtiment ce matin.
- Oui, car je souhaite garder l'état de ma chambre tel qu'il est, il me convient parfaitement. Par contre, la chambre de ma fille mériterait une décoration plus fine et pure, vous ne pensez pas ?
- Eh ... Si ... Il faut que je vois si l'harmonie de la pièce sans pour autant modifier l'agencement des courbes ne pourrait pas mieux exalter la divine quiétude qui emplit cette demeure.

Le Duc se racla la gorge et intervint :

- Bien. Passons à table ...

J'étais assis en face de Judith. Le repas se déroula bien, sans accroc. Elise était une femme froide, cela ne faisait aucun doute, à moins qu'elle ne soit une très bonne comédienne. Elle rabaisait constamment sa fille qui, elle, était dynamique et enjouée. Je les regardais l'une après l'autre, essayant d'imaginer laquelle des deux était la plus susceptible de couiner dans la nuit. Difficile à dire. Judith pourrait le faire en calculant que jamais son père ne la mettrait en cause mais Elise pourrait aussi le faire en masquant le tout sous sa pieuse froideur. Les deux femmes étaient très intelligentes et il faudrait user de ruse pour les surprendre.

Je partis vers l'église dans l'après midi. Il me fallait juste vérifier que le prêtre n'était pas un beau quadragénaire. C'était une église tout ce qu'il y avait de plus commune, les chandeliers étaient en or massif, l'autel était magnifique et les vitraux du plus bel effet. Il n'y avait personne à cette heure. Je traversai l'allée centrale quand le curé sortit du presbytère. C'était un vieil homme, hélas. Il s'avança vers moi. Il devait avoir la cinquantaine bien sonnée, peut-être encore vigoureuse. Il portait la tonsure au milieu de cheveux gris fins et épars. Non, il marchait trop courbé pour emmener une femme au paradis autrement qu'avec une confession.

- Bonjour mon fils. En quoi puis-je vous venir en aide ?
- Bonjour mon père. J'avais simplement besoin de ressourcer mon esprit dans la maison du seigneur.
- Ses portes vous sont grandes ouvertes mon fils.
- Merci mon père
- Je peux vous confesser si votre esprit est en charge de lourds fardeaux mon fils.
- Je vous remercie mon père, mais pour l'instant j'ai surtout besoin de la quiétude de notre magnifique église.
- Je comprends. Je dois m'absenter quelques minutes mais mon jeune et brillant séminariste pourra vous bénir si vous le souhaitez.
- Merci mon père.

Je m'assis sur un banc en prenant une mine soucieuse comme si j'avais échoué à sauver le monde. Une demi-heure passa et un jeune prêtre remonta l'allée. Il était beau, cela suffit à sa culpabilité, enfin presque. En discutant avec lui j'arrivai à apprendre qu'il était là dans le cadre de ses études de théologie mais qu'il était prêtre et pouvait donner les Saints Sacrements.

- Vous avez le teint un peu pâle mon père, vous êtes malade ?
- Non, mon fils, je suis tenu de sonner la cloche 2 heures avant les vêpres. Cela me coupe mes nuits en deux ce qui est parfois fatigant mais le seigneur me donne des forces.
- Ahhh. J'admire votre foi mon père
- Cherchez au fond de votre cœur mon fils, vous y trouverez la même force évidente.

Je finis de papoter et le laissai à ses prières. Une seule idée en tête : est-ce que la cloche n'aurait pas oublié de sonner il y a une semaine ? Comment le savoir ?

J'errai en ville pour trouver un moyen de vérifier que la cloche avait bien sonné tous les soirs de la semaine dernière. Qui est debout ou calé sur les heures de l'aurore ? Le boulanger bien évidemment. J'en connaissais un particulièrement bien et la réponse ne tarda pas. Il avait été très en retard samedi dernier car il n'avait pas entendu la cloche qui précédait celle des vêpres. Voilà qui résolvait l'affaire. Le jeune séminariste n'avait pas sonné la cloche car il était en train de s'occuper de la femme du Duc, c'était évident.

Je baissai la tête et vis ces sandales. Je fis un signe de croix maladroit et pris la direction du jardin des Ruffieux. Comme je le pensais, il y avait de vieilles empruntes de sandales au pied des lierres.

Quelques minutes plus tard, je frappai à la porte de la chambre de Judith et entrai à son invitation. Judith était assise devant un petit bureau, un livre à la main. Elle me salua de la tête et me fit signe de m'approcher. Je jetai un bref regard à la commode, la fiole avait disparu.

- Ye quelque chose à vous montrer mademoiselle Judith
- Ah oui ? Votre inspiration a fini de monter ?

Je sortis ma propre petite fiole d'onguent de ma poche et lui montrai.

- Qu'est-ce donc ? Un présent ? Du parfum ? s'exclama-t-elle
- Non mademoiselle, vous savez très bien ce que c'est pour en avoir eut une fiole posée sur cette commode pas plus tard que ce matin.
- ...
- Dois-je en avertir votre père pour demander des explications ?
- Vous êtes une ordure Federico. Cela ne vous regarde pas !
- Dois-je ?
- Que voulez-vous ? De l'argent ?
- Qui ? Qui est votre amant ? Qui est celui qui grimpe les lierres jusqu'ici ?
- ...
- Bien... Mon silence ne tient qu'à vos réponses Mademoiselle.
- Le prêtre. Dit-elle froidement
- Hmm... Je pensais qu'en gage de mon silence vous pourriez ouvrir la fiole... La qualité de mon silence dépendra évidemment de la qualité de votre ... savoir-faire.

Elle me regarda éberluée. Je fis un pas en lui tendant la fiole. Elle compris le message, resta assise et prit la fiole. Elle l'ouvrit, me déboutonna et commença à vous enduire. Puis elle approcha ses lèvres doucement. Elle savait y faire et le jeune curé avait dut voir un sacré paquet d'anges. Je la fis se lever et m'assis à sa place. Judith commence à gémir mais je lui met immédiatement la main sur la bouche. Inutile de faire venir son père ici. Elle donna le rythme et sembla m'aspirer en elle.

Elle me regarda m'habiller, étendue sur le lit.

- Je suppose que votre silence sera ... Comme dirais-je... de mort ?! Car sinon, vous n'aurez plus jamais aucune chance de revivre ... ça ?!

Je la laissai en lui donnant un baiser sur le front et aucun mot.

Je partis en direction de l'église pour mettre mes plans à exécution. C'était un quitte ou double. Si le jeune prêtre refusait de parler, je serais dans une sacrée merde. Première étape : le faire venir au bureau du Duc. J'arrivai à l'église, cherchai le jeune séminariste et le trouvai près d'un ensemble de cierges.

- Mon père, il faut que vous veniez avec moi tout de suite
- Mais que se passe-t-il mon fils ?
- Le Duc de Ruffieux vient d'avoir un malaise et je crains qu'il n'en ait plus pour longtemps.
- Oh Mon Dieu ! Je vous suis.

La première étape était facile. J'arrivai d'un pas pressé à la maison et filai dans le bureau. J'entrai sans frapper, le Duc releva la tête brusquement et je lui fis signe d'attendre. Le père entra en cherchant un corps allongé, je fermai la porte à clef derrière lui.

- Monsieur le Duc, je crois que ce jeune prêtre à des choses à vous dire.
- Mais ... Mais ... Vous n'êtes pas à ... Mais je ne comprends pas ! S'esclaffa le prêtre
- Allons mon père, vous n'êtes pas des milliers dans cette ville à porter des sandales qui pourraient marquer le jardin de cette maison... la nuit... avant les vêpres...

Le Duc fixa le jeune séminariste et sembla contenir sa colère. Le jeune prêtre était devenu blanc, presque transparent. Je laissai le silence faire son œuvre et amplifier la culpabilité. Il allait craquer.

- Je ... je ... Bafoua le prêtre
- J'espère que vous ne comptez pas sur la bonté de notre sainte Eglise pour votre avenir.

Le jeune prêtre laissa tomber ses épaules et s'affala sur une chaise.

- Je savais que cela finirait ainsi... J'avais déjà remarqué à plusieurs reprises que le père Antonio partait dans la nuit. Vendredi dernier je l'ai suivi... et ...

Le Duc baissa la tête et noua ses doigts. Je fis de mon mieux pour garder ma contenance car ce n'était pas à cela que je m'attendais. Le jeune prêtre poursuivit :

- ... et le père Antonio est venu ici. Il a utilisé une clef pour ouvrir le portail mais ne l'a pas refermé. Je l'ai suivi jusque dans le jardin où je l'ai vu escalader le lierre pour entrer. Il est sorti une heure et demie après, j'ai pu sonner les vêpres presque à temps et il a pu être présent... Voilà ...

Le Duc se leva et regarda dehors. « Partez jeune homme et gardez cela pour les oreilles de Dieu, et de Dieu uniquement ». Le jeune séminariste s'exécuta et partit sans demander son reste. Le silence s'installa dans la pièce. Je ne bronchais pas. Puis le Duc reprit sans se retourner : « Ouvrez le tiroir de mon bureau et prenez la bourse. Il y a le compte. Vous faites hélas un bon travail. Laissez-moi »

Je m'exécutai et sortis sans bruit. "C'est le vieux qui se faisait la petite !" M'exclamai-je mentalement.

Cinq minutes, dix tout au plus, c'était le temps que j'avais avant que le Duc ne reprenne ses esprits et des dispositions. C'est juste assez pour tenter de doubler la mise.

La femme du Duc était dans sa chambre. Je frappai et elle m'invita à entrer. Elle semblait se lever après une prière à genoux. Vous pris soin de fermer la porte derrière moi. Elle leva un sourcil d'étonnement.

- Je croyais vous avoir dit que ma chambre n'était pas à refaire, Messire.
- Je le sais madame, mais s'est pour autre chose que je suis là.
- Tient, vous avez perdu votre accent ?
- Oui, je ne l'ai jamais eu. J'ai été engagé par votre mari pour ...
- Pour savoir si c'est moi qui ai gémi dans la nuit la semaine dernière, je suppose.
- Euhhh... Oui madame.
- Et ? Suis-je en cause ?
- Oui madame.
- Quoi ! Comment osez-vous !
- A cause du prêtre madame. Il a avoué.

Elle s'assit, blême. « Comment ce bâtard a-t-il put parler » ragea-t-elle entre les dents. Je ne m'attendais pas à une telle réplique. Elle se redressa et reprit le dessus. Elle me regarda droit dans les yeux, un regard plein de mépris.

- Bien. À présent que vous savez tout, inutile d'épiloguer sur cette histoire. Que comptez-vous faire ?
- C'est... Justement la raison de ma venue ...
- Je suppose que vous n'avez encore rien dit à mon époux ?
- C'est exact... Mais, j'allais justement le faire. Mais devinant les conséquences possibles, j'ai pensé qu'il valait mieux vous en parler avant tout... Mentis-je
- Je ne souhaite pas que ma fille subisse le déshonneur. Mon époux sera dans une fureur noire s'il l'apprend.
- Je comprends mais... C'est mon travail et...
- Combien devait-t-il vous payer pour vos ... recherches ?
- C'est-à-dire que , ...
- Dites .
- 1500 Pièces, mais...
- Eh bien... Cela lui tenait à cœur !

Elle se dirigea vers un placard et l'ouvrit de sorte que je n'en vois pas l'intérieur. Il y eu un petit bruit sec d'une serrure qui claque. Elle me jeta une bourse pleine.

"Je ne veux jamais vous revoir." Me dit-elle d'un ton glacial.

Je baissai la tête.

Dès que j'eus passé le coin de la rue, j'ai couru jusqu'à mon auberge. Il m'a fallu un quart d'heure pour faire mes bagages, 2 minutes pour payer mon loyer, une demi-heure pour trouver et acheter un bon cheval et de l'équipement de voyage, et enfin une autre quart d'heure pour quitter le village.

Avec 3000 pièces j'aurais pu m'acheter une escorte de dix soldats pendant un mois. Mais j'aimais bien voyager léger. En tout cas, pour fuir, c'était plus pratique.

Cette première aventure date un peu (2001), mais elle donne le ton.
Retrouvez les dernières aventures (été 2005) d'Arthur Bouline sur :
<http://www.arthur-bouline.com>

Cet ebook de Erotisme_Adulte est gratuit, en échange l'auteur demande votre critique.

[Si cet ebook gratuit vous a plu Cliquez ici](#)